

Katelijne De Vuyst

Une addiction à la traduction

Imaginez une soirée littéraire et une discussion sur les livres « incontournables » : Nabokov, Joyce, Marquez, Shakespeare, Kafka, etc. Tous les grands écrivains, actuels ou morts depuis longtemps, sont passés en revue et défendus avec passion. On admire le style de l'un, le vocabulaire de l'autre, l'humour, l'élan lyrique, les métaphores... Chacun aura ses préférences, essaiera de les faire prévaloir. À moins que je ne me trompe, personne ne remarquera que son jugement n'a pas pu s'effectuer directement, qu'il existe un maillon invisible entre le livre en question et son lecteur. Il s'agit de quelqu'un qui, la plupart du temps, reste dans l'ombre et travaille dur pour un honoraire modique. Souvent, il est engagé dans une course contre la montre afin de livrer son texte à temps à l'éditeur. Sinon ce dernier et quelques collègues, peu de gens connaissent son nom. Pourtant, son apport est extrêmement important, voire fondamental pour le succès d'un auteur étranger, qu'il soit mort ou vivant, fameux ou peu connu, installé ou débutant. Un livre mal traduit se lit difficilement et ne manquera pas d'agacer le lecteur. Si, par contre, le livre est bien traduit et que le lecteur ne se heurte à aucun « obstacle », toutes les louanges seront adressées à l'auteur de l'ouvrage. Le traducteur, lui, peut être content si son nom apparaît dans l'une ou l'autre des notes critiques. À une époque où il y a une énorme production littéraire, d'une part, et où d'autre part les gens lisent de moins en moins, ces notes sont de plus en plus importantes pour la visibilité de l'œuvre littéraire : si son existence n'est pas révélée par la presse et les médias, elle risque d'être noyée dans la marée des publications et de rester « lettre morte ». En cas de verdict négatif, le traducteur aura grand mal à trouver de nouvelles commandes : non seulement il aura perdu tout crédit auprès de son éditeur, mais comme il s'agit d'un milieu où tout le monde se connaît, il y a de fortes chances que sa renommée soit définitivement ruinée. Il est donc essentiel, à la fois pour l'éditeur et pour le traducteur, que ce dernier fasse bien son travail.

Le contrat de traduction d'une œuvre littéraire

Afin de défendre à la fois les intérêts de l'éditeur et du traducteur, le *Fonds des Lettres* néerlandais et flamand exigent la présence d'un contrat-type traitant entre autres des délais de publication, de la qualité de la traduction, de la rémunération. En ce qui concerne le traducteur, le contrat stipule qu'il « s'engage à remettre une traduction fidèle et impeccable quant au contenu et au style de l'ouvrage original qu'il transposera directement en néerlandais. » Avec des exigences aussi strictes, on pourrait s'attendre à ce qu'un texte aboutisse nécessairement à une seule traduction. En réalité, ce n'est jamais le cas, loin de là. Je dis « *texte* », je devrais dire « *phrase* », voire moins encore. Dès qu'une proposition comporte plus de cinq mots, disons, on constate que plus il y a de traducteurs, plus il y a de versions différentes, et que très rarement, autant dire jamais, plusieurs personnes ont opté pour les mêmes solutions. J'ai pu le constater à chaque fois que j'ai participé à des ateliers de traduction. Comment cela se fait-il ?

Pour commencer, un texte littéraire n'est jamais univoque. Il est écrit à une certaine époque et il appartient à un certain genre, une certaine tradition ou culture. Chaque

auteur développe un style personnel avec des caractéristiques particulières sur le plan de la construction des phrases, de la forme, des images... Rien de tout cela ne se prête à un jugement définitif. Tout comme le lecteur, le traducteur – qui lui aussi est tout d’abord un lecteur – y réagit de façon subjective, et son interprétation dépendra de son sens de la langue, de sa créativité, de sa connaissance du contexte culturel et, bien sûr, de la langue de l’original. Et de la langue vers laquelle cette œuvre est transposée.

En outre, la traduction n’est pas une science exacte régie par des vérités et des lois universelles. La *traductologie* est une science relativement nouvelle – preuve en est qu’à ce jour le terme ne figure pas encore dans les dictionnaires. Il existe d’ailleurs différentes théories et approches de la traduction, dans lesquelles le traducteur se retrouve ou pas. Finalement, c’est à lui de peser continuellement le pour et le contre des options possibles, pour décider ensuite quelle solution il préfère.

Le manque de temps reste toutefois un danger perpétuel. Dès que l’éditeur a acheté les droits d’un livre, il voudrait en fait que la traduction soit disponible en librairie dès le lendemain. Si cette traduction se fait attendre trop longtemps, il craint en outre que trop de lecteurs ne lisent l’ouvrage en version originale. Heureusement – façon de parler, évidemment – la connaissance du français aux Pays-Bas, et en Flandre aussi ces dernières années, diminue à une vitesse vertigineuse et le lecteur de la version française y constitue une espèce en voie de disparition. En ce sens, les traducteurs de l’anglais ont moins de chance : Hollandais et Flamands se débrouillent de mieux en mieux en cette langue, de sorte que, de plus en plus souvent, la traduction néerlandaise d’une œuvre y paraît quelques semaines *avant* la v.o. C’est déjà le cas pour les bestsellers, genre Harry Potter et Dan Brown, mais aussi pour des auteurs comme Coetzee ou Donna Tart. Pour le traducteur, cela signifie un maximum de stress et de pression. Plus perturbantes encore sont les adaptations effectuées en cours de route par l’auteur, avant qu’il n’ait soumis à l’éditeur son texte définitif : elles exigent une vigilance extrême, augmentent considérablement le risque d’erreurs, et au lieu de gagner du temps, elles produisent l’effet contraire. Je suis donc contente, à côté de la prose, de traduire aussi de la poésie. L’urgence s’y fait moins ressentir et, en général, il y a peu de pression. L’éditeur de poésie sait très bien qu’il ne fera pas de fortune en publiant des vers, tandis que l’éditeur d’œuvres en prose peut toujours nourrir l’espoir qu’il mettra au monde un succès de librairie.

Préjugés et controverse

La traduction littéraire suscite pas mal de partis pris. Selon certains, il est impossible de traduire un texte littéraire sans qu’il y ait des pertes. En prose, la meilleure traduction ne serait déjà qu’une ombre de l’original, alors ne parlons pas de la poésie. Positions populaires parmi les adeptes des adages « *traduttore, traditore* » et « *la poésie est ce qui se perd en traduction* ». D’autres semblent penser que le traducteur littéraire est une espèce de processeur où il suffit de glisser un texte pour que, l’instant après, il soit recraché en bonne et due forme dans la langue cible. Ainsi, un jour, l’organisateur d’un festival m’a demandé de traduire une vingtaine de poèmes portugais pour la semaine suivante. Même si j’avais maîtrisé la langue, j’aurais dû refuser la commande. Il en va d’une traduction comme d’un bon vin : plus elle peut « décanter », meilleur sera le résultat final. Car, en traduisant, on a souvent affaire à des mécanismes bizarres – j’ai parfois l’impression que mon cerveau est contaminé par une sorte de virus informatique qui empêche son fonctionnement normal. Il s’ensuit que je me surprends constamment à

coucher sur le papier des phrases déviantes. Par sa structure et sa syntaxe, la langue source influe sur le système linguistique de ma propre langue, de sorte que les expressions les plus évidentes m'échappent, d'où résultent des formulations sinon farfelues, du moins déroutantes. Plus long est l'intervalle entre le premier jet et les versions suivantes, plus grande la chance de repérer à temps ces anomalies. Ce qui, néanmoins, n'est pas toujours une garantie d'éviter les bévues : d'une certaine manière, la traduction – résultat de beaucoup de labeur, de recherches, de réécritures, etc. – s'est ancrée dans la mémoire, elle a été « normalisée » par le cerveau, d'où découle une forme de cécité linguistique. Il va de soi que le traducteur expérimenté dispose de plus d'automatismes et de solutions immédiates pour éviter les pièges que le débutant, mais il ne doit pas être trop sûr de lui pour autant : un faux pas est vite arrivé. Heureusement, avant la publication, d'autres personnes interviennent. Elles passent au crible le texte traduit ; dans l'ordre : le lecteur, le correcteur et le rédacteur, qui communiquent tous avec le traducteur et lui proposent des changements et des corrections.

Les maîtres du traducteur

D'une manière générale, mes collègues et moi aspirons tous à la meilleure traduction possible. Nul d'entre nous n'est adepte de la trahison ; nous voulons tous livrer au lecteur une traduction *fidèle*. Seulement, fidèle à qui ou à quoi ? Parce qu'il faut bien dire que nous sommes au service de plusieurs maîtres.

Primo, il y a la fidélité au texte de l'auteur, bien sûr, celui que l'on sert volontiers, qui réclame sa place dans la littérature et son système linguistique ; d'autre part, il y a la langue cible, avec ses propres règles grammaticales, ses tournures idiomatiques, ses images, etc. *Fidèle* ne sera donc jamais le mot à mot ; c'est l'apanage de *Google Traduction* et autres moteurs de traduction, qui ont l'art de convertir « *le créateur des cartons pour les Manufactures des Gobelins* » en « *un ouvrier remplissant des boîtes en carton à l'usine Gobelinge.* »

Ensuite, il y a l'éditeur, qui préfère assez souvent un texte sans aspérités susceptibles de rebuter le lecteur. Cela vaut surtout dans le domaine du roman, les genres réputés plus « difficiles », tels que l'essai ou la poésie, y échappent provisoirement – bien qu'en poésie aussi, je constate que la tendance est souvent au fast-food : prêt à bouffer, petite dose d'humour, quelques jeux de mots, légèrement surréaliste, peu d'exigences au niveau formel. Heureusement, il existe les soi-disant « petites » maisons, qui osent aller à contre-courant en continuant à publier des écrivains et poètes originaux par leur pensée et leur langue.

Le troisième maître, c'est le corps des « traductologues » et théoriciens. En tant que traducteur, on a peu ou pas de contact direct avec eux. C'est pourtant une classe importante, puisqu'elle juge des traductions réalisées, si le travail a été bien fait ou laisse à désirer, et qu'en fonction de la conclusion elle donne des avis aux dirigeants du *Fonds des Lettres* : oui, l'œuvre mérite d'être traduite en néerlandais et elle est digne d'un appui financier (une bourse de projet, qui permet au traducteur d'arrondir ses fins de mois grâce à l'octroi d'une somme correspondant au tarif stipulé dans le contrat de l'éditeur, voire plus, en fonction du « *degré de difficulté* » et de la « *qualité des traductions réalisées auparavant* »). Après le passage à la loupe par un conseiller externe de tous les mérites et failles présumés, la commission d'évaluation transmet son rapport à la commission exécutive qu'elle enjoint d'honorer le projet, ou de le laisser

tomber. Par principe, il faut saluer l'existence d'un tel système de contrôle ; il est bien qu'il existe, qu'il veille à ce que l'argent du contribuable ne soit pas gaspillé. Seulement, le traducteur ne connaît pas les experts externes, qui restent anonymes ; il ne sait pas quelle théorie ces derniers défendent, quelle stratégie ils favorisent, s'ils pratiquent eux-mêmes la traduction ou si leur approche est purement théorique.

Reste, bien sûr, le lecteur, qui aura le dernier mot en achetant le livre et, de préférence, en le lisant. Il se laisse guider dans ses choix par les critiques parues dans les journaux et autres médias, par les avis des « spécialistes » lors des soirées de lecture grand public ou dans des clubs restreints, parfois par le bouche à oreille. Le succès d'un livre est apparemment de plus en plus imprévisible ; l'éditeur ne sait plus à quels saints se vouer, il s'en réfère de plus en plus aux boniments des agents littéraires, qu'il rencontre lors des foires du livre, avec la Buchmesse de Francfort comme acteur principal sur le marché européen. Car depuis que la plupart des maisons d'édition sont passées aux mains de grands groupes de presse, qui considèrent le livre comme un produit commercial à rentabiliser, je me demande parfois si les éditeurs lisent encore vraiment les œuvres qu'ils publient. Il y a dix ans déjà, en entrant dans une librairie, je trébuchais sur les piles de romans médiatisés : partout les mêmes tas de best-sellers sans grand intérêt littéraire, tactique dont on peut questionner le succès car depuis, à côté de ces piles, on trouve des gadgets, des jouets, des aimants, voire des bars et des buffets... Tout pour que la librairie ne ressemble plus à une librairie – d'accord, en cherchant bien, on y trouvera encore des livres. Cela dit, je me félicite d'avoir travaillé la plupart du temps pour des éditeurs de bonne trempe, appartenant aux maisons modestes ou petites (par la taille, non par leur stratégie éditoriale) citées ci-dessus, qui malgré le climat général continuent à publier, avec un grand amour du métier, de la littérature, et je leur en suis reconnaissante.

Les stratégies

Et le traducteur dans tout ça ? Je ne peux parler qu'à titre personnel, bien-sûr, mais cela fait déjà plus de vingt ans que j'ai choisi cette profession et, jusqu'à ce jour, je ne l'ai jamais regretté. Entre-temps, je crois avoir trouvé mon approche, mes stratégies de prédilection, auxquelles j'ai décidé de me tenir : il m'est impossible de tenir compte des acteurs externes, ça me paralyserait ; je ne pourrais plus écrire une seule phrase s'il fallait me préoccuper des réactions éventuelles des commissions, comités, évaluateurs, critiques etc. Mon maître, c'est le texte, que j'approche avec mes bagages, mes compétences, et bien sûr avec tous les outils à ma disposition : encyclopédies, grammaires, dictionnaires, travaux de stylistique, etc., sur papier ou en ligne. Sans oublier l'aide qui m'est apportée par l'auteur en personne – à condition bien sûr qu'il soit en vie.

J'ai développé mes propres stratégies, qui varieront en fonction du texte à traduire, le « texte-source ». Dans la mesure du possible, je traduis les idiotismes de la langue-source par des tournures idiomatiques en ma langue. Je suis sans cesse à la recherche d'équivalents qui s'approchent au plus près du texte original, dont j'essaie de respecter le style, le rythme et la mélodie. D'autres éléments entrant en compte sont le contexte et le registre : l'auteur s'exprime-t-il de façon familière ? utilise-t-il un langage sobre ou plutôt complexe ? son texte présente-t-il des éléments dialectaux ou argotiques ? des indices socioculturels ?

Il n'est pas évident de déterminer ce qui est courant dans une langue étrangère, ni d'identifier si l'idiome de l'auteur présente des particularités vis-à-vis de la norme, dans quelle mesure son traitement de la langue présente des caractéristiques personnelles au niveau de la syntaxe et du style. En tant que traductrice, je ne dois non seulement avoir une large connaissance de tous les aspects de la langue-source, mais je dois également être au courant de la tradition culturelle et littéraire à laquelle l'œuvre appartient. Exigence à nouveau utopique : personne n'a lu tous les livres, personne n'a une connaissance complète de toutes les ressources d'une langue. Il faut donc s'informer continuellement, lire autant qu'on le peut. La difficulté est proportionnelle à la distance temporelle qui nous sépare de l'auteur et de son œuvre. La langue et le vocabulaire évoluent, tout comme le sens des mots. Dans un texte du XVIII^e siècle, par exemple, un hôtel sera autre chose que l'hôtel d'aujourd'hui. Ensuite, je me pose la question de savoir comment un texte, de Voltaire par exemple, sonnait aux oreilles de ses contemporains. Est-ce que je dois le traduire de façon archaïsante, pour que le lecteur voie qu'il s'agit d'un texte ancien, ou faut-il considérer que le style de Voltaire était moderne pour le lecteur de son époque et que, par conséquent, je dois le traduire en néerlandais actuel ? Mon interprétation est-elle bien correcte ? Est-ce que je dispose d'un vocabulaire adéquat pour rendre toutes les images évoquées ? Existe-t-il dans ma langue des documents, dictionnaires, ouvrages de référence, etc. contemporains à mon texte, auxquels je pourrais avoir recours ?

Les « realia », c'est-à-dire les références à des éléments concrets ou culturels issus de l'univers du texte-source, constituent souvent des problèmes. Il peut s'agir de faits historiques, de bâtiments, de personnages célèbres, etc. Bien sûr, je pourrais ajouter des notes explicatives mais, en général, l'éditeur n'apprécie pas cette méthode, estimant que cela alourdit le texte, que le lecteur risque de décrocher. Je ne sais pas si c'est vrai ; quoi qu'il en soit, j'essaie de les éviter et de trouver une solution à l'intérieur même du texte, par exemple en ajoutant un mot (rue, église, pont, gare, etc.) ou en explicitant, en ajoutant une profession, une nationalité...

Les genres littéraires

Le genre du texte-source aura lui aussi une influence sur mes tactiques. Ainsi, un texte théâtral impliquera une stratégie spécifique : quand le texte est prononcé par un acteur, le public n'a qu'une seule occasion pour le comprendre. Cela exige donc une autre approche que la traduction d'un texte de prose, où le lecteur peut prendre tout le temps nécessaire pour entrer dans l'histoire. Au théâtre, le sens doit être clair sur le coup, sinon la représentation ne peut qu'échouer. En accord avec l'auteur et le metteur en scène, il n'est pas rare de transposer l'action vers le pays où la pièce sera jouée. Tactique aussi appliquée parfois lors de la traduction d'un livre pour enfants.

Il va de soi que, lorsqu'il s'agit de poèmes, j'essaie aussi de rendre les aspects formels de l'original. Les vers libres restent libres ; dans la traduction d'un poème versifié je respecterai, dans la mesure du possible, la forme de l'original, avec ses strophes, son mètre, ses rimes et son rythme. J'essaie de sauvegarder les figures de style. Bien sûr, créativité et liberté sont ici de mise, voire souhaitables. Le néerlandais étant une langue beaucoup moins sonore que les langues latines, une rime trop prononcée risque parfois de paraître artificielle ou trop tonnante. Afin d'éviter ce piège, je préfère par moments avoir recours à des assonances ou à des rimes intérieures. La perte de certaines figures de style peut être compensée par l'introduction de nouveaux éléments stylistiques. Sans

que cela ne devienne gratuit, et à condition que le changement honore à la fois le poème original et sa version traduite.

Lorsque je dis que je traduis aussi de la poésie, mon interlocuteur réagit souvent de façon assez prévisible : ça doit être extrêmement difficile – beaucoup plus dur que de traduire de la prose. Permettez-moi d’en douter. Selon moi, il s’agit de deux disciplines différentes au sein d’un même sport. Je m’explique. Traduire un roman peut se comparer à un marathon : au début, ça semble n’avoir pas de fin ; on ne peut pas omettre de mots, de phrases ou de passages difficiles ; on a souvent le choix entre un grand nombre de possibilités et, à chaque fois, il faut en toute conscience choisir la meilleure solution. Et cela tout le temps, souvent sur plusieurs centaines de pages. Traduire de la poésie, je considère cette activité plutôt comme un sprint : un effort concentré et assez court dans le temps. On écrit un *nouveau poème*, dont la forme et le contenu correspondent à ceux de l’original. Beaucoup de gens estiment que les contraintes de forme, c’est-à-dire la rime, le mètre, le rythme, le ton, etc. constituent un obstacle majeur. Personnellement, je les considère plutôt comme un avantage : on ne peut pas traduire un poème d’x façons différentes, les contraintes imposeront certaines solutions, réduisant ainsi automatiquement le nombre de choix possibles. Ensuite, on peut jouer avec l’ordre des mots, celui des parties de phrases ou des vers – quand je dis « jouer », je pense vraiment à un jeu : un cube de Rubik, ou une partie d’échecs.

Qu’il faille être poète pour traduire des poèmes, encore un cliché qui a la vie dure. Dans cette logique, le traducteur de romans ne devrait-il pas être romancier, celui de pièces de théâtre dramaturge ? La traduction est un métier. Bien sûr, il faut posséder quelque talent, il faut de préférence avoir lu, disposer d’une connaissance assez large des genres littéraires. Mais, pour la traduction littéraire vaut le fait (comme pour toute profession d’ailleurs) qu’elle peut s’apprendre. Les cours de traduction que j’ai suivis à la fac m’ont apporté énormément de choses quant aux techniques, aux différentes approches possibles et aux mécanismes qui jouent d’une langue à l’autre. Avec l’expérience, on arrive à appliquer toutes ces transformations de façon quasi automatique. Le travail de mes professeurs et collègues constitue à son tour une source d’apprentissage et d’expérience continue, tout comme le travail en groupe, lorsque nous nous penchons avec plusieurs collègues sur le même texte, ou lorsque nous discutons de notre travail dans le collectif de traducteurs auquel j’appartiens.

Conclusion

De tout ce qui précède, une conclusion ressort : il reste très difficile d’aboutir à des règles générales concernant la traduction littéraire. Afin d’affronter les problèmes et d’éviter les pièges, chaque traducteur développera avec les ans des stratégies personnelles. Ce processus implique moult essais et erreurs. Entre-temps, il a à sa disposition plusieurs bouées de sauvetage. Ainsi, il peut faire appel à l’aide de l’auteur qui, dans la plupart des cas (et à condition bien sûr qu’il soit en vie) sera heureux d’apporter son aide. Ensuite, il peut discuter des problèmes rencontrés avec ses collègues ou avec des locuteurs natifs ; il aura recours aux moteurs de recherche afin de voir si la fréquence de certaines expressions est haute ou sporadique ; il a à sa disposition les outils classiques, dictionnaires, encyclopédies, etc. De toute façon, à la fin, c’est à lui de prendre les décisions. Néanmoins, certains critères sont devenus incontournables : ainsi, tout traducteur traduira directement de la langue source. (Cela

peut nous paraître aujourd'hui évident, mais dans le passé, pas mal de traductions ont vu le jour par le biais de traductions « intermédiaires ».) En principe, il traduira vers sa langue maternelle. Il ne peut pas omettre des passages. Vous vous dites sans doute : « *Cela va de soi !* »... mais les trois traductions anglaises des *Diaboliques* sur lesquelles j'ai pu mettre la main, la dernière datant de 1984, sont chacune plus « concises » que l'original de 100 pages à peu près. Finalement, le traducteur ne perdra jamais de vue que la traduction parfaite n'existe pas, ne fût-ce que parce que la langue évolue constamment, aussi bien sur le plan syntactique que lexical, de sorte qu'un texte de 1950 pourra de nos jours déjà passer pour vieilli.

En conclusion, je dirai encore ceci. La traduction littéraire est, à cause du travail intellectuel très intensif qu'elle exige et de l'honoraire plutôt modique qu'elle procure, un acte d'amour. Si l'on n'aime pas ce métier, on choisit très vite une profession plus rentable. C'est aussi un travail exigeant : le fait d'entrer à chaque fois dans le monde d'un livre, de se mettre dans la peau d'un auteur, de ses personnages et de leur univers demande une bonne dose de créativité et une grande agilité mentale. N'est-il pas ennuyeux, à la fin, de rester la plupart du temps plantée seule devant un écran, isolée du reste de l'humanité ? Pas du tout, au contraire : il s'agit d'une activité très passionnante, très enrichissante, qui me fait explorer des horizons inconnus, où je découvre sans cesse des mondes nouveaux et des éléments dont j'ignorais parfois même jusqu'à l'existence. Au fil des ans, la traduction est devenue pour moi une sorte d'addiction – elle ne me lâche pas, je ne peux plus lire une phrase sans me demander comment je la traduirais... En ce sens, mon travail est devenu quasiment une obsession. Et, oui, il me faut l'admettre, je peux parfois faire preuve d'un comportement asocial. Lors d'une soirée entre amis, par exemple, il m'arrive de vagabonder au loin, quelque part dans une forêt sibérienne, en expédition en Antarctique avec une mission polaire, ou dérivant dans un bateau de pêche au large des Seychelles.

Katelijne De Vuyst a étudié la philologie romane à Gand (Belgique). Elle traduit en néerlandais des romans (français) et de la poésie (française, anglaise, grecque moderne). Parmi ses traductions : Barbey d'Aurevilly, Emmanuel Carrère, Cioran, Jean-Christophe Rufin, Mina Loy, Patti Smith, Stevie Smith. Elle est la traductrice attitrée d'Olivier Rolin. Elle a reçu, avec Katrien Van den Berghe, le Prix Européen de littérature 2013 pour *Limonov* d'Emmanuel Carrère.